

“ par des procédés plus doux, mis fin à tant de mal, commencé tant de bien, et relevé la monarchie avec tant de ménagement pour les anciennes traditions ou les nouveaux besoins de la liberté.”

Cette belle page est extraite — vous l’avez déjà deviné — du fragment historique sur *Philippe II*, que je ne me lasse pas de relire et d’admirer. Mais voici qu’en essayant de me rasséréner, je crains de m’attrister encore. Ne trouvant pas une ligne, pas un mot à contredire dans ces *Mélanges biographiques et littéraires*, tenté de répéter après chacun de ces chapitres ce que Voltaire voulait écrire en marge des tragédies de Racine, c’est au dehors que je vais chercher, non pas, à Dieu ne plaise ! un sujet de satire, mais d’élégie. S’il m’était donné de ressusciter pour un moment, dans un de ces salons crépusculaires, une de ces femmes aimables et sérieuses, conciliantes et charmantes, dont M. Guizot nous présente les portraits fidèles, embellis peut-être par le regret et le lointain, je la prierais de lui demander à voix basse, avec le plus doux de ses sourires : comment a-t-il pu y avoir une complication quelconque d’événements ou de caractères, d’ambitions ou de rancunes, un enchevêtrement d’idées, une confusion de mots et de langage, si bizarres et si funestes, que l’homme qui parle si admirablement de Henri IV, lui ait un jour tourné le dos dans la politique en lui restant fidèle dans l’histoire ; qu’il ait, non pas souhaité et provoqué, mais accepté une révolution que Henri IV aurait regardée comme le commencement de la ruine de sa race et de son œuvre ? Et, pour mitiger la question en la généralisant, comment, tous tant que nous sommes, jeunes et vieux, blancs et bleus, grands et petits, glorieux et obscurs, quand nous n’avions qu’à être bons, spirituels, sensés, modérés, prévoyants, habiles, pour recueillir après deux siècles les bénéfices de cette politique si nationale et si française, avons-nous été assez déraisonnables, assez violents, assez cassants, assez rogues, assez aveugles, pour mériter qu’un beau matin le Béarn partit pour la Syrie, et que le *vive Henri-Quatre* fût remplacé par le jeune et beau Dunois sur les orgues de Barbarie ? Hélas ! c’est que la *jettatura* et la *mal’aria* révolutionnaires régnaient au-dehors, tandis que, dans ces élégants refuges, la politesse et le savoir-vivre ôtaient aux opinions leur tranchant et leurs arêtes. C’est que les habitués de Mme de Rumfort, de Mme de Boigne, de Mme Récamier, de la princesse de Liéven et de quelques autres femmes dignes de rivaliser avec celles-là, traitaient leurs passions politiques comme nous traitons nos manteaux et nos fourrures : ils ne les gardaient pas dans le salon, mais ils les portaient dans la rue.